

Aujourd'hui avec nous tous, l'organisation Force Ouvrière pleure la disparition d'un immense militant, notre camarade Louis Blanc. Notre cher Loulou restera celui qui était « jeune depuis plus longtemps que nous » comme il aimait à le dire, et qui, même à plus de 90 ans, même affaibli, avait une volonté et une énergie qui dépassait parfois celle de ses cadets.

Pour évoquer la mémoire de Louis Blanc, le mieux est d'aller à l'origine de sa pensée militante, en reprenant ses propres mots :

« moi, j'ai d'abord découvert le socialisme et c'est comme ça que j'ai découvert le syndicalisme. J'avais du mal à l'époque à faire la distinction. L'indépendance, je ne savais pas vraiment ce que c'était. La seule chose qui me préoccupait, c'était de militer pour changer les choses et améliorer la vie des gens.

Mais je crois que je peux être un militant socialiste et un syndicaliste qui sait, au moment opportun, ne pas mélanger les choses. L'important c'est que le syndicat ne reçoive pas des ordres du parti, comme « courroie de transmission ». Le syndicat, c'est un « contrepoids » ; ça, ça me va. C'est le contrepoids vis-à-vis des partis, des gouvernements. Je n'y pensais pas au début, mais quand j'ai eu en tête cette idée de contrepoids, j'ai milité à l'aise, syndicalement parlant. »

Alexandre Hébert disait « nous combattons avec fermeté pour que la centrale réformiste reste sur le terrain de la lutte des classes. » Avec lui et Pierre Lambert, Louis Blanc a mené partout et en permanence le combat pour que notre organisation réformiste ne dérive pas et ne se dévoie pas. Il a combattu avec François Grandazzi pour sauver sa chère FédéChimie des griffes des « accompagnateurs » en 1972, comme il a agi en 1989 et en 1996 en soutien de son ami Marc Blondel.

Louis Blanc a eu une vie de militant hors du commun.

On ne sait plus aujourd'hui, par exemple, ce que c'était de militer à la régie Renault dans les années 50, le courage qu'il fallait. Le jeune Louis Blanc était un gars costaud, un joueur de rugby ; adolescent, pendant la guerre, il avait participé mitraillette à la main à la libération de Limoges. Puis orateur pour les Jeunesses socialistes, il allait porter la contradiction dans les meetings comme ça se faisait à l'époque, où il fallait donc s'imposer devant une foule hostile.

Et pourtant, secrétaire du syndicat FO qui rivalisait avec la puissante CGT communiste à « la Régie », il devait être protégé par des camarades, dont un boxeur, contre les « staliniens » qui l'attendaient tous les jours –oui tous les jours– à l'entrée de Billancourt pour lui casser la gueule, et à défaut l'insulter ou le menacer.

D'ailleurs ils ont fini par réussir à le passer à tabac, quelques jours après l'envahissement de la Hongrie par les chars soviétiques en 1956, et Loulou en a gardé des séquelles avec invalidité. La CGT a été condamnée, mais Loulou a refusé de demander les réparations qui auraient en fait incombé à quelques militants parmi lesquels il avait de bons copains. C'est la CGT Renault qu'il a fait payer.

Ils ont aussi réussi à le faire licencier en 1960, et hormis le syndicat Renault et ses bons camarades de l'époque, personne à FO n'a levé le petit doigt pour le défendre, au contraire. Pourtant, 5 ans avant, Louis Blanc avait initié, négocié et signé l'accord Renault qui inaugurerait en France la 3^{ème} semaine de congés payés et une caisse de retraite complémentaire pour les ouvriers.

Hélas à l'époque, à son grand regret, la jeune confédération n'a pas su se saisir de cet accord pour se développer en améliorant la vie des ouvriers. Au final c'est son camarade Albert Gazier, avec qui il s'était présenté sur la liste SFIO aux législatives de 1956, devenu ministre des affaires sociales, qui généralisera par la loi cette 3^{ème} semaine.

Louis Blanc en a-t-il voulu à l'organisation de se retrouver dans la galère pendant 2 ans après ce licenciement, à enchaîner les petits boulots ? et même à faire le photographe de mariage pour subvenir aux besoins de sa famille ? non. Dès qu'il a été embauché à Saclay, il a adhéré au syndicat national FO du CEA et en est rapidement devenu le secrétaire. En 1975 il a créé notre union nationale UNSENRIC, et n'a cessé d'œuvrer pour la négociation d'une convention collective nationale du nucléaire afin que les salariés de notre branche bénéficient des droits nécessaires.

Louis Blanc était un ouvrier d'une intelligence extraordinaire : une intelligence agile, permettant en toute circonstance de saisir immédiatement les opportunités ; une intelligence profonde capable de mener une analyse de grande envergure de la situation de l'ouvrier, depuis le poste de travail jusqu'au plan national ou international ; une intelligence précise qui se traduisait par un choix méticuleux des mots et des phrases dans les textes syndicaux ou dans ses interventions. Il expliquait d'ailleurs comment les patrons ont choisi des mots pour mieux nous exploiter, comme « ressource humaine », et par conséquent la nécessité de bien choisir les nôtres et de ne pas emprunter ceux de l'adversaire.

Louis Blanc savait aussi que l'intelligence collective des ouvriers peut rivaliser avec celle des patrons.

Louis Blanc était un camarade chaleureux, qui adorait tous ses copains, et qui savait mettre en valeur les mérites respectifs de ses camarades.

Il aurait pu – que dis-je il aurait dû– être secrétaire confédéral, mais il n'a jamais goûté les « chapeaux à plumes » et il préférerait je crois sa liberté de parole et d'action. Il ne voulait pas risquer de devenir un de ces « syndicocrates » comme il disait. Ainsi il pouvait porter un regard lucide sur notre organisation, ses positions et orientations, et ne se privait pas de donner son avis. Un camarade écrivait récemment : « Louis Blanc était un homme de convictions et il a toujours eu le courage de ne pas les taire ». Cependant il savait ne rien faire qui puisse affaiblir la confédération FO qui était sa vie.

Louis Blanc savait pourquoi les socialistes lèvent le poing bien haut : pour l'abattre avec le plus de force possible sur la tête des patrons, ainsi que son père lui avait dit quand il avait 7 ans.

Mon cher Loulou, nous avons toujours essayé de nous hisser à ta hauteur, sans y parvenir, c'était impossible. Nous avons été très fiers de militer à tes côtés. Tu nous a beaucoup appris, et tu avais encore beaucoup à nous apprendre.

Salut Félix,

Salut mon p'tit gars...

Salut Loulou, tu vas beaucoup nous manquer.

